

Michel Eyquem de Montaigne (1533-1592)



L'amitié et le rôle de l'éducation

- *16 hommage à Etienne de la Boétie (I,28)*
- *17 Une éducation nouvelle manière (1,26)*
- *18 L'éducation vue par Pierre Eyquem (1,26)*

Hommage à Etienne La Boétie

Au demeurant, ce que nous appelons d'ordinaire amis et amitiés, ce ne sont que des relations familières nouées par quelque circonstance ou par utilité, et par lesquelles nos âmes sont liées. Dans l'amitié dont je parle, elles s'unissent et se confondent de façon si complète qu'elles effacent et font disparaître la couture qui les a jointes. Si on insiste pour me faire dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : Parce que c'était lui, parce que c'était moi^[355].

16. Au-delà de tout ce que je peux en dire, et même en entrant dans les détails, il y a une force inexplicable et due au destin, qui a agi comme l'entremetteuse de cette union^[356]. Nous nous cherchions avant de nous être vus, et les propos tenus sur l'un et l'autre d'entre nous faisaient sur nous plus d'effet que de tels propos ne le font raisonnablement d'ordinaire : je crois que le ciel en avait décidé ainsi. Prononcer nos noms, c'était déjà nous embrasser. Et à notre première rencontre, qui se fit par hasard au milieu d'une foule de gens, lors d'une grande fête dans une ville^[357], nous nous trouvâmes tellement conquis l'un par l'autre, comme si nous nous connaissions déjà, et déjà tellement liés, que plus rien dès lors ne nous fut aussi proche que ne le fut l'un pour l'autre.

17. Il écrivit une satire en latin, excellente, qui a été publiée, et dans laquelle il excuse et explique la précipitation avec laquelle se produisit notre connivence, parvenue si rapidement à sa perfection. Destinée à durer si peu, parce qu'elle avait débuté si tard (alors que nous étions déjà des hommes mûrs, et lui, ayant quelques années de plus que moi), elle n'avait pas de temps à perdre... Et elle n'avait pas non plus à se régler sur le modèle des amitiés ordinaires et faibles, qui ont tellement besoin par précaution de longs entretiens préalables. Cette amitié-ci n'a point d'autre modèle idéal qu'elle-même et ne peut se référer qu'à elle-même. Ce n'est

pas une observation spéciale, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille, c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange qui s'étant emparé de ma volonté, l'amena à plonger et se perdre dans la sienne ; qui s'étant emparé de sa volonté, l'amena à plonger et se perdre dans la mienne, avec le même appétit, et d'un même élan. Et je dis « perdre », vraiment, car nous n'avions plus rien en propre, rien qui fût encore à lui ou à moi.

Une éducation nouvelle manière (I, 26)

À un enfant de bonne famille, qui s'adonne à l'étude des lettres, non pas pour gagner de l'argent (car un but aussi abject est indigne de la grâce et de la faveur des Muses, et de toutes façons cela ne concerne que les autres et ne dépend que d'eux), et qui ne recherche pas non plus d'éventuels avantages extérieurs, mais plutôt les siens propres, pour s'en enrichir et s'en parer au-dedans, comme j'ai plutôt envie de faire de lui un homme habile qu'un savant, je voudrais que l'on prenne soin de lui choisir un guide qui eût plutôt la tête bien faite que la tête bien pleine^[253]. Et qu'on exige de lui ces deux qualités, mais plus encore la valeur morale et l'intelligence que le savoir, et qu'il se comporte dans l'exercice de sa charge d'une nouvelle manière.

17. Enfant, on ne cesse de crier à nos oreilles, comme si l'on versait dans un entonnoir, et l'on nous demande seulement de redire ce que l'on nous a dit. Je voudrais que le précepteur change cela, et que dès le début, selon la capacité de l'esprit dont il a la charge, il commence à mettre celui-ci sur la piste^[254], lui faisant apprécier, choisir et discerner les choses de lui-même. Parfois lui ouvrant^[255] le chemin, parfois le lui laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son élève parler à son tour. Socrate, et plus tard Arcésilas, faisaient d'abord parler leurs élèves, puis leur parlaient à leur tour.

L'autorité de ceux qui enseignent nuit généralement à ceux qui veulent apprendre. [Cicéron, *De natura deorum*, I, 5]

18. Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui pour juger de son allure, et jusqu'à quel point il doit descendre pour s'adapter à ses possibilités. Faute d'établir ce rapport, nous gâchons tout. Et savoir le discerner, puis y conformer sa conduite avec mesure, voilà une des tâches les plus ardues que je connaisse ; car c'est le propre d'une âme élevée et forte que de savoir descendre au niveau de l'enfant, et de le guider en restant à son pas. Car je marche plus sûrement et plus fermement en montant qu'en descendant.

19. Si, comme nous le faisons habituellement, on entreprend de diriger plusieurs esprits de formes et de capacités si différentes en une même leçon et par la même méthode, il n'est pas étonnant que sur tout un groupe d'enfants, il s'en trouve à peine deux ou trois qui tirent quelque profit mérité de l'enseignement qu'ils ont reçu.

20. Que le maître ne demande pas seulement à son élève de lui répéter les mots de sa leçon, mais de lui en donner le sens et la substance. Et qu'il juge du profit qu'il en aura tiré, non par le témoignage de sa mémoire, mais par celui de son comportement. Qu'il lui fasse reprendre de cent façons différentes ce qu'il vient

d'apprendre, en l'adaptant à autant de sujets différents, pour voir s'il l'a vraiment bien acquis et bien assimilé ; et qu'il règle sa progression^[256] selon les principes pédagogiques de Platon^[257]. Régurgiter la nourriture telle qu'on l'a avalée prouve qu'elle est restée crue sans avoir été transformée : l'estomac n'a pas fait son travail, s'il n'a pas changé l'état et la forme de ce qu'on lui a donné à digérer.

21. Notre esprit ne se met en branle que par contagion, lié et assujéti qu'il est aux désirs et aux pensées des autres, esclave et captif de l'autorité de leur exemple. On nous a tellement habitués à tourner à la longe^[258], que nous n'avons plus d'allure qui nous soit propre : notre vigueur et notre liberté se sont éteintes.

« *Ils sont toujours en tutelle* »

[Sénèque, *Épîtres*, XXXIII]

22. J'ai vu personnellement^[259], à Pise, un homme honorable, mais tellement aristotélien, que son credo fondamental était celui-ci : la pierre de touche^[260] et la règle de toutes les pensées solides et de toute vérité est leur conformité avec la doctrine d'Aristote. Il a tout vu et tout dit, et hors de cela, ce ne sont que chimères et inanité. Et cette opinion, pour avoir été interprétée un peu trop largement et en mauvaise part, le mit autrefois en grand embarras et pendant longtemps devant l'Inquisition à Rome^[261].

23. Qu'il lui fasse tout passer par l'étamine^[262], et ne lui inculque rien par sa simple autorité ou en exploitant sa confiance. Que les principes d'Aristote, non plus que ceux des stoïciens ou des épicuriens ne soient pour lui des dogmes, mais qu'on lui présente cette diversité d'opinions : il choisira s'il le peut, sinon il demeurera dans le doute. Il n'y a que les fous qui soient sûrs d'eux et catégoriques^[263].

Car moins que de savoir, douter m'est agréable.

[Dante, *Enfer*, XI, 93]

24. Car s'il adopte les opinions de Xénophon et de Platon au terme de sa propre démarche^[264], ce ne seront plus alors leurs opinions, mais bien les siennes. Qui suit seulement un autre ne suit rien, en fait : il ne trouve rien, et même, ne cherche rien. « *Nous ne sommes pas soumis à un roi ; que chacun dispose de lui-même* » [Sénèque, *Épîtres*, XXXIII]. Qu'il sache qu'il sait, au moins. Il faut qu'il s'imprègne de leur caractère, et non qu'il apprenne leurs préceptes. Qu'il oublie même sans remords d'où il les tient, mais qu'il sache se les approprier. La vérité et la raison appartiennent à tout le monde, et pas plus à celui qui les a exprimées la première fois qu'à celui qui les répète ensuite. Et telle chose n'est pas plus selon Platon que selon moi, dès l'instant où nous la voyons et la comprenons de la même façon. Les abeilles butinent les fleurs de-ci, de-là, mais ensuite elles en font du miel, qui est vraiment le leur : ce n'est plus ni du thym, ni de la marjolaine. Ainsi il transformera et mélangera les éléments empruntés à autrui pour en faire quelque chose qui soit vraiment de lui : son jugement. Et c'est ce jugement-là que tout ne doit viser qu'à former : son éducation, son travail et son apprentissage.

25. Qu'il cache tout ce à quoi il a eu recours, et ne montre que ce qu'il en a fait. Les pilliers et les emprunteurs, mettent en avant ce qu'ils ont bâti, ce qu'ils ont acquis, et non ce qu'ils ont tiré des autres. Vous ne voyez pas les présents faits à un membre du Parlement : vous ne voyez que les alliances qu'il a nouées, et les honneurs obtenus pour ses enfants. Nul ne livre au public ce qu'il a reçu, mais chacun fait étalage de ce qu'il a acquis^[265].

Le gain de notre étude, c'est que l'on soit devenu meilleur, et plus sage, grâce à elle.

L'éducation vue par Pierre Eyquem (I,26)

C'est sans aucun doute un grand et bel ornement que de savoir le Grec et le Latin, mais on l'achète trop cher^[326]... Je raconterai ici comment on peut l'acquérir à moindres frais que de coutume. Cette méthode a été essayée sur moi : s'en servira qui voudra.

107. Feu mon père, ayant fait toutes les recherches qu'un homme peut faire, parmi les gens savants et intelligents, d'une excellente méthode d'éducation, s'avisa de cet inconvénient, habituel à l'époque : on lui dit que le temps que nous mettions à apprendre ces langues, travail qui aux Anciens ne coûtait rien, était la raison pour laquelle nous ne pouvions parvenir à la grandeur d'âme et à la connaissance qu'avaient les Grecs et les Romains. Pour moi, je ne crois pas que cela en soit la seule raison.

108. Toujours est-il que la méthode trouvée par mon père fut que dès le moment où je fus mis en nourrice, et avant même que ma langue se déliât, il me confia à un allemand, qui depuis est mort alors qu'il était médecin très fameux en France^[327], ignorant complètement notre langue, mais très versé dans le latin. Mon père l'avait fait venir exprès pour cela, le payait fort bien, et il s'occupait donc de moi constamment. Mais mon père engagea encore deux autres précepteurs, moins savants, pour soulager le premier et suivre mon travail, qui ne me parlaient qu'en latin. Quant au reste de la maison, c'était une règle inviolable que ni lui-même, ni ma mère, ni aucun valet ou chambrière ne me parlaient autrement qu'en latin, avec les mots que chacun avait appris pour cela.

109. Le bénéfice que tout le monde en tira fut extraordinaire : mon père et ma mère apprirent assez de latin pour le comprendre, et en acquirent une connaissance suffisante pour s'en servir au besoin, de même que les domestiques qui étaient spécialement attachés à mon service. En somme, nous latinisâmes tous tant et si bien, que les villages alentour en furent contaminés, et que l'on y trouve encore employés, enracinés dans l'usage, des appellations latines pour des artisans et des outils. Quant à moi, j'avais plus de six ans que je ne comprenais pas encore plus le français ou le périgourdin que l'arabe. Sans méthode, sans livre, sans grammaire ni règles, sans fouet et sans larmes, j'avais appris le latin, et un latin aussi pur que celui de mon maître, car je ne pouvais l'avoir ni altéré ni mélangé à quoi que ce soit.

110. Si, en guise de contrôle, on voulait me donner un thème à faire, comme dans les collèges, au lieu de me le donner en français comme on le fait pour les autres,

à moi il fallait me le donner en mauvais latin pour que je le remette en latin correct !... Et mes précepteurs privés^[328], Nicolas Groucchi, qui a écrit « De comitiis Romanorum », Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, Georges Buchanan, ce grand poète écossais, Marc-Antoine Muret – que la France et l'Italie considèrent comme le meilleur orateur de ce temps, m'ont souvent dit que dans mon enfance, j'avais une telle familiarité avec ce langage, que je l'avais tellement « sous la main », qu'ils craignaient de m'aborder. Buchanan, que je vis depuis dans la suite de feu Monsieur le Maréchal de Brissac, me dit qu'il était occupé à écrire au sujet de l'éducation des enfants et qu'il prenait la mienne comme modèle, car il avait alors en charge celle du Comte de Brissac que nous avons vu depuis si valeureux et si brave^[329].

111. Quant au Grec, que je ne comprends quasiment pas, mon père voulut me le faire enseigner, mais par une méthode nouvelle, avec des exercices sous forme de jeux : on se renvoyait les déclinaisons comme des balles^[330], j'apprenais à la manière de ceux qui, par certains jeux de tables^[331], apprennent l'arithmétique et la géométrie. Car entre autres choses, on avait conseillé à mon père de me faire apprécier la science et le devoir sans forcer ma volonté, mais en suivant mes désirs, et d'élever mon âme en toute liberté et avec la plus grande douceur, sans rigueur, et sans contrainte. Et parce qu'on prétend qu'éveiller les enfants le matin en sursaut, les arracher au sommeil (dans lequel ils sont plongés beaucoup profondément plus que nous) d'un seul coup et brutalement, trouble leur cerveau fragile, il alla même, par excès de précaution, jusqu'à me faire éveiller par le son de quelque instrument, et il y eut toujours auprès de moi quelqu'un pour cela.